

Le Japon sans peine

Jean-Marie Bouissou loin de la complexité nippone

QUAND LES SUMOS APPRENNENT À DANSER

La fin du modèle japonais,
de Jean-Marie Bouissou,
Fayard, 616 p., 24 €.

Derrière ce titre accrocheur se cache l'ambition d'un directeur de recherches à Sciences-Po de rendre compte des mutations politiques, économiques et sociales du Japon depuis le début des années 1990. Initiative bienvenue tant la crise de la seconde économie du monde a suscité des jugements aussi péremptores que catastrophistes. Le Japon du supposé « modèle », c'est-à-dire un pays figé dans les représentations de l'Occident qui a élevé au rang d'invariant le compromis social d'une époque (les années 1960-1980), est devenu une société plus mobile, plus diversifiée, plus injuste aussi.

La genèse de la crise et ses dessous, la récession et ses amortisseurs, la paralysie – exagérée – du système politique et les carences d'un « Etat mosaïque » ainsi que le coût social de la récession sont traités dans un style « cool », journalistique, qui facilite peut-être la lecture mais pêche par les travers du genre (superficialité et goût de la formule), émaillé de « concepts » qui laissent sceptique (telle la « *protection psychologique indirecte et généralisée* »). Ce mélange des genres donne un ton hybride : bien long pour de la vulgarisation ; un peu léger pour un ouvrage de référence.

Le constat de départ est juste : le Japon vit des mutations profondes, la société civile joue un rôle de plus en plus important et le pays démontre des capacités d'adaptation et de créativité étonnantes. Bien que les descriptions des dispositifs politiques et du crime organisé soient un peu dépassées, l'auteur éclaire les ressorts du pouvoir et les déplacements de l'activisme citoyen vers la périphérie, les régions ou les mouvements locaux, en se focalisant

cependant trop sur des personnalités politiques médiatiques au détriment d'une véritable analyse des mutations en cours. La crise économique est décortiquée sans que l'on se dégage vraiment de l'image récurrente d'un Japon « forteresse », alors que les étrangers contrôlent désormais des pans entiers de son industrie – et certains « sanctuaires » culturels : le lutteur de sumo en couverture n'est-il pas hawaïen ? L'inadéquation à la réalité nippone des « recettes » néolibérales serinées à satiété par les Anglo-Saxons est en revanche épinglée avec justesse : en privilégiant le temps long des équilibres sociaux sur l'immédiateté de l'économie financière, l'Archipel « *a su maintenir un degré remarquable de cohésion sociale* ».

CLICHÉS ET ANECDOTES

Les réserves que peut appeler la première partie du livre sont plus prononcées dans la seconde, où l'auteur dérape par ambition globalisante. En sortant de ses champs l'économie et la politique, il s'aventure dans un domaine (la société) qu'il maîtrise mal. Là, il n'y a plus chevauchement des genres journalistique et académique : des généralisations non exemptes de clichés et une multiplication d'anecdotes élevées au rang de tendances laissent le lecteur le nez collé à la vitre, surfant sur l'écume des jours, passant d'un fait divers à un manga, d'émissions de télévision à une littérature traduite qui n'a pas forcément valeur sociologique.

S'appuyant sur une bibliographie essentiellement française (ou l'on trouve de surprenantes mentions, tel le roman d'Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements*, inopinément élevé au rang de « *document sociologique* ») et anglo-saxonne, ce livre satisfera un lecteur non averti. En revanche, celui qui est à la recherche d'une réflexion étayée d'un substrat historique ou social plus solide restera sur sa faim.

Philippe Pons